

Joel Belliveau
Le « moment 68 » et la réinvention de l'Acadie

Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2014. 311 pages.

Karine Hébert

Université du Québec à Rimouski

Alors que depuis quelques années les grèves et les manifestations étudiantes refont surface dans l'actualité au Québec et au Canada, l'étude de Joel Belliveau arrive à point nommé en montrant de quelle manière les étudiants acadiens ont été l'une des chevilles ouvrières des grands changements idéologiques qui ont marqué les années 1960 au Nouveau-Brunswick. Tiré de sa thèse de doctorat, cet ouvrage présente une réflexion très bien documentée et nuancée à propos du rôle des étudiants acadiens, particulièrement ceux de l'Université de Moncton, dans les remises en question du nationalisme traditionaliste dans un premier temps, et du « participationnisme » (sic) dans un second temps, pour mener finalement à l'émergence d'un néonationalisme inspiré du communautarisme. Que de « ismes »! Mais c'est justement une des qualités de l'ouvrage de Belliveau d'éviter le jargon et de prendre le temps de contextualiser et de poser les bases conceptuelles de chacune des orientations idéologiques privilégiées par les étudiants au fil des années.

Les années 1960 sont le théâtre de manifestations importantes dans les campus universitaires. Aux États-Unis, en France, au Québec et ailleurs, ce sont les « années 68 » comme le dit Jean-Philippe Warren. N'échappant pas à cette ébullition, les étudiants de l'Université de Moncton déclenchent une grève de deux semaines en 1968 afin de protester contre une hausse annoncée des droits de scolarité. D'une manière générale, Belliveau souhaite déterminer si le mouvement étudiant acadien de ces années « représente [...] l'incarnation locale du phénomène mondial de la révolte étudiante [ou] l'expression d'une contestation interne de la société acadienne. » (21). L'histoire étant ce qu'elle est, la réponse ne peut être tranchée et l'hypothèse soutenue, de façon probante, peut se résumer ainsi : le mouvement étudiant n'évolue pas en vase clos et le néonationalisme qui émerge à la fin de la période et auquel les étudiants ont fortement contribué peut être compris comme une « réponse locale à l'esprit du "moment 1968" ». (28)

L'auteur privilégie une structure essentiellement chronologique qui permet de mettre en lumière le caractère dynamique des positions des étudiants et surtout leur rôle d'initiateurs dans l'établissement d'un néolibéralisme acadien. Les deux premiers chapitres campent le décor. Le premier s'ouvre sur les « Trente Glorieuses » décrites comme une période de tension durant laquelle le libéralisme économique se généralise sans trop de contraintes, alors que le nationalisme des élites « définitrices » (sic) repose toujours sur « une conception du monde antilibérale » (52). Cette dissonance va inciter la frange progressiste de l'élite à prendre le pari de la collaboration, ou du « participationnisme » comme le dit l'auteur, et à mettre en sourdine le discours nationaliste des précédentes décennies. Comme l'explique Belliveau, l'élection du premier ministre Louis Robichaud en juin 1960 illustre cette « conviction que les Acadiens ont désormais des assises assez solides pour se développer tout en s'intégrant politiquement et économiquement à la majorité anglophone » (63). Couvrant les années 1957–1966, le chapitre 2 s'attarde à la structuration des associations étudiantes acadiennes. Cette affirmation, soutient l'auteur, se fait en grande partie en opposition à l'élite nationaliste acadienne traditionnelle et mène à une reconnaissance grandissante de leur place dans les affaires publiques.

Le cœur de l'ouvrage est formé des trois derniers chapitres, auxquels on peut reprocher leur arrivée tardive. On plonge enfin dans les grandes phases du mouvement étudiant tel que dessiné par Belliveau. Durant la première, l'étape formative, les étudiants acadiens adhèrent majoritairement au libéralisme-réformisme d'inspiration canadienne. Dans ce chapitre, Belliveau vient sérieusement nuancer cette idée reçue voulant que la gauche acadienne ait été nécessairement nationaliste. De 1964 à 1967, à tout le moins, les étudiants accordent leur appui à « l'idéal de la modernisation libérale » dans lequel le sort individuel l'emporte largement sur celui de la nation acadienne et où le mot même d'Acadien « semblait être bon pour le musée, tout comme le drapeau » (150). De manière convaincante, l'auteur soutient également que, dans ce processus, les étudiants ont fait preuve d'une grande autonomie intellectuelle.

Les grands idéaux défendus par les étudiants, leur conviction, par exemple, que le bilinguisme était la seule demande linguistique légitime dans un contexte moderne et libéral, sont grandement mis à mal entre 1968 et 1970. Dans un contexte international et national survolté, les étudiants en viennent à remettre en question certaines positions des dernières années et à proposer un nouveau nationalisme dans lequel langue, inégalités sociales et affirmation économique se retrouvent étroitement associées. Comme l'explique Belliveau, « l'Acadie constitue moins un héritage à préserver ou une mission à laquelle rester fidèle qu'un projet de société ou un pays à construire » (218) où l'épanouissement personnel et collectif serait enfin concevable. Les étudiants investissent beaucoup dans ce néonationalisme, contribuent à sa formulation et en testent les possibilités. Les conflits et les échecs qui en découlent conduisent certains étudiants à radicaliser leurs positions. Cette radicalisation, qui fait l'objet du cinquième chapitre, se traduit par un rejet grandissant des thèses de la démocratie participative et de la négociation privilégiées lors de la grève de 1968, ainsi que par une adhésion croissante à des idéaux révolutionnaires dans lesquels les étudiants se voient investis du rôle d'avant-garde communautariste.

La lecture de cet ouvrage s'impose, à mon sens, pour deux principales raisons. Il s'agit d'abord d'une contribution des plus intéressantes à l'histoire intellectuelle acadienne des années 1960, traversée de nuances, de remises en question et d'allers-retours entre l'Acadie et le monde. Dans la foulée, l'ouvrage permet d'apporter beaucoup de profondeur aux courants idéologiques qui traversent le Nouveau-Brunswick durant les années 1960. Il s'agit ensuite d'un plaidoyer pour la reconnaissance de la place des étudiants dans la société : les étudiants acadiens n'ont pas été à la remorque des idées qu'on leur présentait. Ils ont su les critiquer, en proposer de nouvelles et participer de plein droit à l'ébullition politique de leur temps. Vous me permettrez de conclure en souhaitant que plusieurs politiciens et commentateurs actuels lisent cet ouvrage afin de mesurer la contribution positive que les étudiants peuvent apporter aux débats de leur temps.